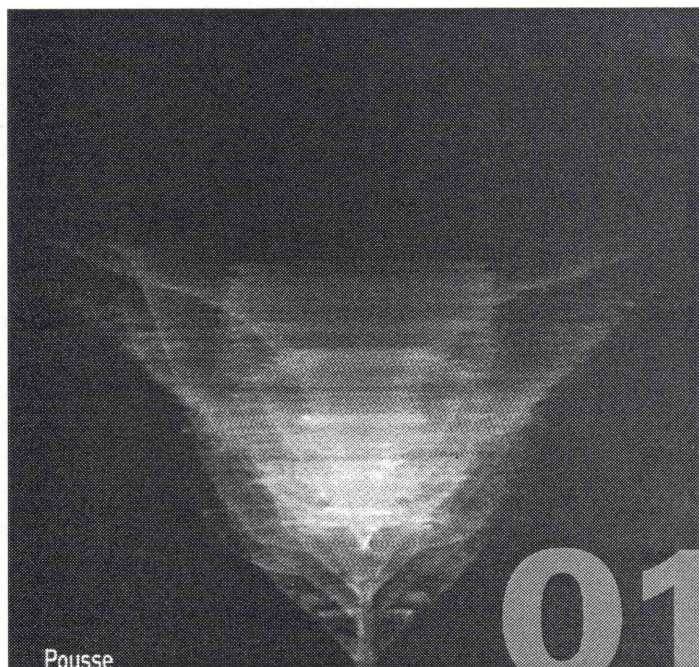
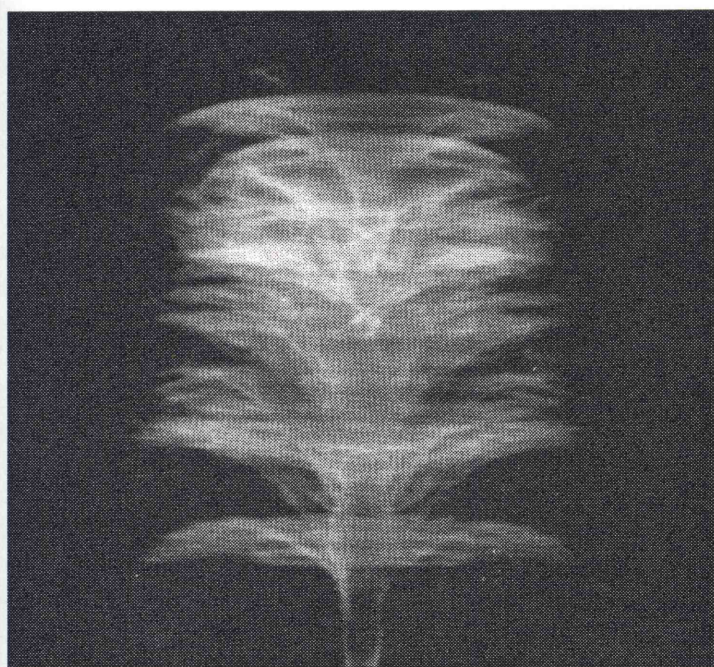


PIVOTER. SE HEURTER. RÉSONNER.

MARIE-EVE BEAUPRÉ



Le temps sera témoin de son auto-destruction.
 Le lieu se chargera de l'exposition de son exécution.

Patrick Beaulieu est le metteur en scène du heurt où se déroule «Effritements», véritable ballet de la résilience. Le projet d'installation proposé par l'artiste dans la Galerie II du centre d'exposition Circa met à l'épreuve la fragilité de l'objet naturel et examine son effritement dans l'espace et dans le temps.

L'ANIMAL DE RIEN.

«Qu'est ce qui cherche à advenir, la nuit, loin de nous, dans le secret des forêts?»

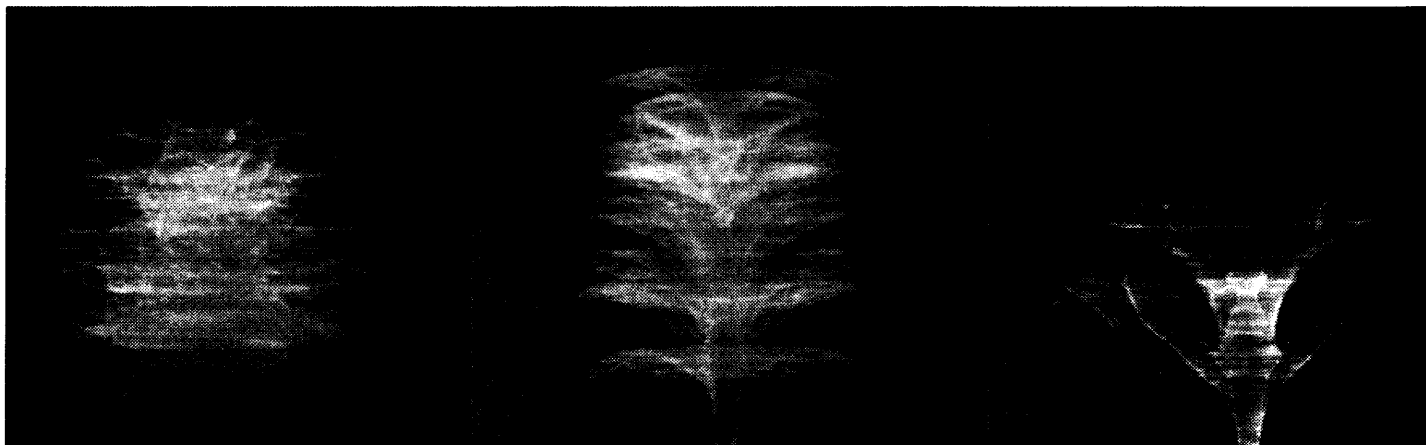
À l'intérieur d'un espace restreint plongé dans une quasi-obscurité, un éclairage zénithal découpe la silhouette d'une série de cinq racines et phragmites. Soumis à des déplacements giratoires excessifs, ces fragments tournent sur leur axe à une vitesse pouvant atteindre 300 tours par minute. Étant surélevés à la hauteur de notre regard, seule la présence énigmatique de ces branches, racines

et roseaux est mise en évidence; les moteurs électriques miniatures et autres dispositifs de rotation demeurant dans la pénombre. L'illusion optique découlant de cette expérience visuelle interroge nos capacités de perception, les limites du regard ainsi que la fascination de notre œil pour les images insaisissables. Dans leur tournoiement, les objets semblent se soustraire à leur matérialité. Grâce à la présence délimitée de la lumière, le scintillement et l'évanescence des images sont perceptibles. Peut-on parler de virtualité? L'effet sera du moins convoqué sans l'usage d'images de synthèse tridimensionnelles. Ainsi, l'éclairage des objets leur confère une présence éthérée, malgré la matérialité évoquée par le titre.

APPAREIL.

«Branche, racine et brindille parlent entre elles. Langage ou signal? Ils n'entendent rien à nos questions?»

On pourrait percevoir «Effritements» comme une projection d'éléments de paysage dans l'espace si l'environnement



sonore ne nous rappelait pas le caractère tangible de l'expérience. Des micros-contacts sont discrètement placés sur chacun des socles de manière à ce que les extrémités des plantes les frottent, frappent et percutent. Ces bruits sont alors captés puis amplifiés dans la salle. Les différentes fréquences sont autant d'échos de la matérialité propre à chacun de ces objets étourdis. Ces sons, malgré la violence nécessaire à leur production (fracas sur le micro), ne se veulent pas agressants. Ils confirment plutôt la physicalité de l'expérience et rendent compte des modalités particulières à chacune des sculptures. La dimension sonore de l'installation renforce le paradoxe entre la virtualité et la matérialité. Au moment où les actions se concrétisent, l'oreille s'en voit informée. Logiquement, on déduira que le son relate l'expérience de l'effritement dont il est responsable par le système nécessaire à sa captation.

POUSSE.

«Ciel. Sol. Effigie.
Pousser est une action partagée entre ciel et sol. Dans l'espace du milieu, la végétation suspend ses effigies³.»

Au fond de l'espace, un mur soutient deux boîtes lumineuses de petites dimensions. Celles-ci présentent deux feuilles électro-luminescentes où des mouvements rotatifs sont figés sur pellicule. Ces deux interventions traitent des possibilités de la photographie, notamment de sa capacité à capter l'effet sans le rythme, à isoler le mouvement d'une image sans en perdre l'effet produit. Leur format et leur luminosité ne provoquent pas de discordance face à la performance des éléments organiques. Au contraire, les photographies participent à la multiplication des fonctions de la lumière. Celle-ci, qui produit l'effet de virtualité des objets physiques, est nécessaire à l'inscription du mouvement sur la pellicule photographique et rend visible dans la pénombre les boîtes lumineuses. Ce triple jeu est digne de la pluralité des lectures avec lesquelles s'amuse l'art contemporain.

RELAIS.

«Ce qui se lie se brise. Racine ou moteur. Lune ou lampe. Questions de relais. Le végétal ne pense pas qu'à lui-même. En reconnaissant ce qui l'entoure, il s'altère⁴.»

Lorsque l'installation est en marche, elle s'use et conduit à sa perte. Les brindilles tournent, s'effritent et sont vouées à une éventuelle destruction. Leur élégance diffère, leur précarité aussi. Leur friabilité est mesurée au métronome. Au minimalisme de la place qu'occupent les extraits de nature dans l'espace se confronte l'omniprésence de l'environnement sonore; le facteur lumineux est alors celui sur lequel repose l'équilibre de l'équation. Cette œuvre traite aussi des technologies sans pour autant les employer, notamment les projections virtuelles et autres images de synthèse rendues possibles grâce aux technologies numériques. La simplicité du procédé se complexifie avec les différents médiums qu'il évoque ou met en interaction, non pas sans laisser quelques miettes au sol.

Avec l'exposition «Effritements», Patrick Beaulieu nous offre à voir un boisé de troncs et de racines. Nous aurions aimé en voir une forêt.

À visiter: www.transfrible.com où «l'exploration du heurt est multiple».

¹ Daniel Canty, texte de présentation d'«Effritements», Montréal, Centre d'exposition Circa, galerie II, du 16 octobre au 13 novembre 2004.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*